

Salim Mokaddem

Professeur agrégé de philosophie

**Enseignant-chercheur Lirdef- Université de Montpellier/ ESPé du Languedoc-
Roussillon**

*Contribution remaniée d'une intervention faite au
Symposium de Montpellier UPV sur « Les âges de la vie », septembre 2011*

De l'enfance et des enfants.

Ontologie historique et anthropologie archéologique de l'enfance

Qu'est-ce que l'enfance au juste et comment caractériser l'enfant de manière non culturaliste ? Doit-on penser la vie de manière nominaliste et n'en considérer que les aspects socio-culturels ou existe-t-il une enfance d'état, universelle, anthropologiquement irréductible, caractérisant une enfance transcendante, imprescriptible en tant que telle ?

Pour répondre à ces questions, si cela est possible dans le cadre d'un article, nous partirons de quelques considérations comparatistes et nous analyserons les raisons qui légitiment une philosophie de l'enfance. Ces raisons nous poussent aujourd'hui à redéfinir la notion d'*enfant*¹ et à la différencier de facticités construites, écrasant la vision plus complexe et aporétique de l'enfance. Celle-ci, en effet, suppose un ailleurs que le cadre factuel de conditions empiriques dans lequel le corps de l'enfant est pris, et, qui, souvent, sont par ailleurs délétères pour (la vie de) toute enfance possible.

Nous voudrions ainsi montrer que le corps de l'enfant et la représentation de l'enfant sont prisonniers de pratiques sociales et de représentations qui empêchent sa saisie en tant que tels du fait de techniques d'assujettissement et d'assignation qui, de l'esthétique au religieux, en passant par l'économique et le social, déterminent sa place, son sens, son rôle et ses figures dans notre façon de penser le monde actuel. Nous prendrons pour cela l'exemple de l'enfant dans la fête des morts (O'Bon) dans le Japon contemporain pour revenir à la place de l'enfant dans les sociétés occidentalisées et mondialisées.

1/ De la mort à la vie : l'enfant-témoin et l'enfance-écran

Au Japon, l'enfant est pour certaines jeunes femmes tel un accessoire. Il est l'enjeu d'une politique familiale : tout tourne autour de sa venue et de son éducation car il est, comme souvent en Orient, et en Afrique subsaharienne, un investissement pour le futur, pour le culte des morts ou de la famille. Il faut bien sûr distinguer le culte des morts, de celui des ancêtres et de la famille pour les incidences et les fonctionnalités structurelles qui leur sont propres. La mémoire, l'action sur le présent, la volonté d'agir sur les vivants ou par

¹ La définition antique de l'*infans* (*infari*, non parlant) qui obère encore la vision des âges et des stades, par exemple chez Piaget ou Lacan, avec la notion de fonction symbolique comme moment structurant, apparaît incomplète sinon désuète au vu de ce que nous savons des fonctions du langage et des systèmes d'expression des mondes imaginaires.

rétroaction, sur les morts eux-mêmes, prolonge la lignée, l'interrompt, la questionne sur son devenir ou entretient le désir des aïeux. Le culte des morts est un accélérateur ou un conservateur de capital familial. Le shintoïsme, moins rigoureux que les formes traditionnelles, à tout point de vue, de zen en usage au Japon, accommode les traditions et les coutumes : la fête des O'Bon (très variable en date selon les régions, les villes et les traditions locales, mais généralement établie à la mi-juillet, le calendrier lunaire ne comptant plus depuis qu'on ne dépend plus des saisons maritimes) est une fête pour honorer les morts errants et aider les mal « mourus » à trouver une sépulture décente et le chemin harmonieux vers leur lieu de stase finale. Les danses, chants, décorations urbaines, les scènes, sont là pour faciliter les passages afin que les défunts puissent reposer en paix². De fait, cette fête devient une célébration des âges de la vie, de la vieillesse à l'enfance, en incluant les fantômes et les revenants, perdant souvent son caractère tragique pour être un moment du calendrier religieux festif (accompagné de danses, de musiques, de libations, d'actes liturgiques spécifiques). Ce qui nous intéresse ici est le rôle que joue le lien, le liant social, pour tisser du sens et de la textualité réticulaire entre la vie, la mort, l'enfance, et la communication des mondes d'ici et de l'au-delà. L'enfant est déjà le mort à venir et il doit communiquer avec les anciens et les défunts par le biais de symboliques diverses : gâteaux d'haricot rouge et blanc, vêtements colorés, luminaires zoomorphiques, défilés traditionnels, etc., tout cela vise à lui conférer un statut social et spirituel. L'enfance est donc construite sur la présence des morts (ce terme est ici inapproprié car ils sont encore là) qui ne le sont pas vraiment dans le bouddhisme et le shintoïsme³ nippons. L'enfant est le motif constant d'une politique de la famille car il permet la continuité, le passage de la vie (passée) vers la vie (présente et future) par le biais du maintien de la mort dans son lieu propre, dans son *topos* le plus idoine. Du coup, l'enfance est ajointée directement à la fin de vie, au lieu

² Qu'on pense aux cérémonies impressionnantes dédiées aux victimes d'Hiroshima incompréhensible sans ce recours à des rituels thanatologiques proprement apocatastatiques, du retour des âmes dans le présent des vivants. La fête des morts est paradoxalement collective et familiale, propre aux familles : j'en fus exclus, poliment, sans mots ni énoncés directs, par une famille d'accueil de l'arrondissement de Fukuoka chargée de l'organisation de la fête du village de Iizuka. Le mort appartient au collectif en tant qu'il peut gêner les vivants, emporter sur son passage les enfants et les faire périr. Mon ami Alain Arrault, sinologue, me précise d'ailleurs qu'on considère, en Chine, que les âmes ne sont pas encore bien accrochées au corps des enfants, d'où leur fragilité : les âmes peuvent partir ou être dérobées. Pour revenir au Japon, on comprend mieux les interdictions de baignades pour les enfants, les cadeaux qu'on leur fait, et les lumières pour guider le passage des défunts vers leur lieu consacré. La fête des morts est du même coup une fête pour les enfants qui reçoivent des présents et font l'objet d'attention très particulières (gâteaux, spectacles, congés spéciaux nationaux, etc.)

³ Toute religion ne vise-t-elle pas à dénier le caractère définitif de la mort pour en faire un passage à une autre forme de vie, fût-elle le néant le plus serein et béatifique ? Une philosophie des religions doit prendre en compte le caractère métaphysique de la spiritualité dans les grammaires des rites du sacré et du profane qu'il redéfinit. Ce fut le projet de Guy Lardreau, mort trop tôt, sans doute, pour définir une métaphysique des fictions qui lui tenait à cœur pour l'introduire jusque dans le roman policier dont il reste à ce jour le meilleur théoricien dans le champ français.

même où elle commence : dans le culte funéraire qui se pratique en famille.⁴ Ceci dit pour montrer que les tabous sur la mort, les difficultés rémanentes que nous avons, en Europe occidentale, et, en France, en particulier, pour en parler avec les enfants, ne sont pas universelles⁵ et relèvent de systèmes de valeurs historiquement construits, et, de ce fait, pouvant l'être autrement qu'ils ne le sont.

Autre remarque sur cette fête des morts au Japon⁶ : elle inscrit l'enfant comme le témoin (instrument de passation du rite, garant de la continuité des traditions et lieu de passage de la vie aux vivants) de la vie bonne ou mauvaise. Son état général permet de savoir si la société se porte bien ou mal : les suicides d'adolescents au Japon ne sont tant montrés du doigt que parce qu'on en parle publiquement et qu'une politique de prévention et d'attention est mise en place sur le territoire. Si tant de mangas, de films, de romans, de séries télévisuelles, parlent des enfants au Japon, c'est bien parce que par lui la continuité de la vie et des traditions est garantie. D'où sa place électorale, difficile à assumer et en même temps, si privilégiée, à tel point qu'il faut rester enfant le plus tard possible pour bénéficier des avantages de cette situation ou proroger cet état singulier.

Ceci est particulièrement vraie des jeunes femmes qui s'habillent comme des poupées, se fardent pour ressembler à des héroïnes de contes d'enfants, et, considèrent même que les enfants peuvent être des accessoires de mode, comme on peut le constater dans les rues de Tokyo ou de Kyoto, - ville pourtant épargnée par les bombardements de 1945, plus traditionnelle et respectueuse des traditions et de sa notoriété muséale et historique.

Si l'enfant est sacré au sens où il témoigne de la possibilité de la continuité dans la chaîne du vivant, il n'en demeure pas moins que l'image de l'enfance est connotée dans la société nipponne : elle est le lieu de tous les possibles par lesquels on peut s'échapper des contraintes sociales, économiques, professionnelles, familiales, spécialement pour les femmes. La femme-enfant ne témoigne pas nécessairement d'une aliénation de la

⁴ On rend visite aux défunts dans les cimetières, en beaux habits, avec le *bento*, panier de pique-nique de circonstance, et les enfants peuvent jouer, rire, s'amuser, en famille, pendant que la maman et les autres femmes arrangent la tombe, la décorent de fleurs fraîches, enlèvent les mauvaises herbes, tandis que les hommes boivent du saké (pas n'importe lequel) en célébrant les morts, toujours présents, jusques et y compris par des danses ritualisées.

⁵ Il y a eu ces dernières années des parutions pour la jeunesse qui témoignent des efforts faits pour introduire à une conception non tragique de la mort « naturelle ». Inutile de rappeler que le christianisme, dans sa version théologique la plus monocratique, a longtemps véhiculé une lecture eschatologique, tragique, terrifiante, de la mort en Occident. Les travaux de DUBY, Le Goff, l'ont suffisamment montré, ainsi que ceux d'Ariès, pour l'époque classique, même si la mort n'était pas un tabou aussi fort au Moyen-Age et à l'époque classique : on mourrait en public, en famille, et non derrière des portes et des fenêtres closes. La mort demeure aujourd'hui un tabou encore très présent, comme le révèle régulièrement les émois publics provoqués par les euthanasies médicales criminalisées par un droit laïc encore emprunt de valeurs humanistes. Valeurs dépendantes, pour grande partie, d'une axiologie catholique et biblique.

⁶ L'article du *Monde* daté du 18 août 2011 relate la fête des morts dans le contexte du tsunami qui a ravagé Fukushima, la même année, entre autres villes, et, par là confirme l'importance des liens entre l'enfance et les morts non honorés par un rite adéquat.

femme. L'enfance leur permet de rester le plus longtemps possible dans le giron familial, et d'échapper ainsi aux lourdes contraintes de la vie adulte : mariage, perte de la famille paternelle, aléas du destin professionnel. Du coup, de plus en plus de jeunes mariées, divorcées, abandonnent leurs enfants pour des raisons sociales car elles ne peuvent se remarier facilement avec les enfants d'un précédent mariage, et, plus prosaïquement, ne « savent » pas mater et s'occuper de l'éducation particulière de la prime enfance, même si la maternité est un acte culturel acquis autant que « biologique » ; on ne nait pas parent, on le devient par l'action d'élever un enfant. Cependant, la place particulière prise par les grands-mères dans l'acte éducatif se comprend mieux : elles trouvent là l'occasion de reprendre une fonction de gouvernance que les carences, au sens de vacances de fonction maternelle, des filles autorisent et favorisent. Il y aurait beaucoup à dire sur la question de la place des femmes et des enfants dans la société japonaise, mais contentons nous de cette remarque : être enceinte, c'est être exclus du social public, et, être enfant, c'est porter le poids de l'avenir des familles. I

Pour revenir à l'esthétique du vierge, du nubile, de l'immatrice, de l'apparence enfantine chez les adultes, connotée avec une manière de vivre insouciant, ingénue, et, surtout, d'être ainsi dégagée des contraintes matérielles prosaïques, il ne faut pas trop juger cela avec un regard critique, au sens où l'on serait tenté de lire ici une aliénation sociétale et une idéologie de la jeunesse en prise sur les produits de luxe, le marché de l'élégance, de la régression et de la mode érotique du jour. Ce ne serait d'ailleurs pas faux du tout de constater que l'économie du luxe et de l'élégance repose sur cet esthétisme politique de la société japonaise où le détail peut invalider socialement une personne ou connoter positivement ou négativement une existence (politique de la distinction). Mais il se joue aussi, dans cet escapisme du réel, une idée qui est très forte dans l'esprit japonais : la nature n'est pas inerte et indifférente à nos humeurs et nos pensées les plus intimes. De même, on est ce qu'on pense être et on devient ce à quoi on s'identifie. D'où l'importance de l'habit qui fait le moine au Japon. Paraître enfant, c'est véritablement l'être ; pour l'occidental, le jeu est visible parce qu'il est habitué à raisonner de façon pragmatique, réifiant, non sacrée, objectivement naturaliste. Le japonais se tient là où il s'installe dans son être-au-monde et tous le respectent dans son être-choisi. Ainsi, les femmes qui se veulent femmes-enfants parleront comme des enfants, auront des colifichets, des bijoux, des nourritures, des tenues d'enfants. La femme-enfant signifie pour les autres que le corps de cette femme est encore celui d'une famille à unir. Même si c'est « *Ikhi* », « *branché* », à la mode, les enjeux matrimoniaux et familiaux sont présents dans cette attitude identificatoire et très sophistiquée⁷ du *Kitty World* de la *Kitty Girl*.

2/ Anthropologie politique de l'enfance

⁷ Cela débouche aussi sur les abandons d'enfant ou les meurtres de nourrisson, les bébés-consignes, ou les maltraitements divers qui témoignent des contradictions d'une société hiérarchisée par l'histoire des Shogûn, des conflits et des défaites et dans laquelle l'échec social est une malédiction et une honte inqualifiable autrement que par la disparition, le suicide, le silence, l'annihilation sociale et mémorielle. On valorise l'enfant et l'enfance sauf quand ils signifient la relégation sociale. Mon ami Alain Arrault me rappelait à juste titre la culpabilité irrémédiable qu'engendre socialement le suicidé qui met en cause de fait la responsabilité collective de la mort individuelle.

Il ne faudrait pas croire pour autant que nos sociétés échappent à cette vision des âges de la vie modifiée par les modes, les us et les mœurs. *L'adulescentisme*, le phénomène d'androgynie et d'indétermination des sexes, les modes vestimentaires qui dépassent ces âges classiques de la vie (les T-Shirt Kitty pour adultes, les marques pour enfants comme « Petit Bateau », qui, désormais, font des lignes de prêt-à-porter pour les parents) font florès dans une société à fort taux de vieillissement et au faible taux de natalité. Dans le même mouvement, on habille de plus en plus les petits en grands, repoussant la visibilité du monde adulte pour les enfants et pour leurs parents. Se dessine une indécision des repères biologiques et une volonté de nier le temps réel, l'âge physiologique, au profit de normes plus ou moins suresthétisées⁸. Ces normes sont elles-mêmes renforcées par les techniques médicales et les idéologies du corps de jouissance propre à notre *épistémè*. Et, là encore, des contradictions se font jour dans les valorisations de l'enfance : les adolescents tués lors de courses poursuites avec les véhicules de la Brigade Anti Criminelle (B.A.C.) dans les banlieues parisiennes meurent toujours dans l'indifférence générale.

C'est donc peu dire que l'enfance est un état qui dépasse le cadre strict d'un âge biologique ou d'une maturation cognitive, physiologique, définie trop souvent par des termes médicaux. Qu'on pense à l'importance qu'ont eue Descartes, Decroly, Ferrières, Freud, Dolto, Lacan, Wallon, et, aujourd'hui encore, les pédiatres médiatisés, quand il s'agit de statuer sur l'ontologie de l'enfance : la médicalisation des âges de la vie est d'autant plus importante que nos sociétés vieillissantes donnent à la santé, au dynamisme physiologique, et, par là, à la médecine, une place inversement proportionnelle à la réalité sociale occupée par les acteurs concernés dans les sociétés en décroissance générale.

Autrement dit, la médicalisation du corps, du sexe, a entraîné avec elle une définition de l'enfance uniquement en terme d'immaturation et de téléologie fonctionnaliste. Cela est criant chez Piaget mais tout aussi bien dans la façon dont on considère encore la parole, l'image, l'univers de l'enfant à l'École, dans les médias, dans les économies politiques.

L'hétéronomie dont est qualifiée l'enfance, par exemple chez Kant, trouve encore son miroir dans la volonté de lui conférer une autonomie formelle dans les apprentissages et les philosophies de l'éducation les mieux intentionnés. Sans tomber dans le doux conservatisme libéral d'Arendt qui ne voyait dans la « crise de la culture » que la crise de l'autorité et des valeurs liée à une certaine décadence assez proche des motifs tocquevilliens de la chute dans la modernité, on peut toutefois dire que l'enfance est un alibi pour escamoter la réalité de l'enfant. Le cas japonais le révèle tout aussi bien : l'enfant est roi sur le devant de la scène, mais, dans le cocon familial pèse sur lui, surtout si c'est un garçon, toute la charge des morts et des vivants. Il est l'avenir et le destin familial. Il ne doit pas déshonorer sa famille, ses parents, ses ancêtres, dont il provient et qui lui ont donné santé et vie.

L'enfance est un miroir sociologique, *sociophorique*, car elle révèle et transporte toutes les angoisses et toutes les espérances d'une société polarisée par des fins qui déterminent son rapport à la vie en général. Et, on peut en déduire que l'enfant sera lui aussi éduqué, pensé, construit, élevé, selon les normes et les intentions qui structurent

⁸ Lire à ce sujet, S. Mokaddem : « *Éthique et esthétique du hip-hop. Les oubliés de la jouissance* », éd. Centre Chorégraphique National, La Rochelle, 2010

les conceptions de la vie et de la mort, des vivants et des ancêtres, et ainsi, les rôles dévolus aux sexes, aux métiers, aux fonctions sociales, ne seront pas indifférents à son éducation.

Il est clair que notre vision de l'enfance a changé aussi avec les acquis sociaux et les politiques d'aide familiale. L'aide au parent isolé, les luttes pour l'égalité juridique et professionnelle des femmes et des hommes, les codes de la famille, les modifications des relations entre hommes et femmes, les nouvelles définitions du genre, les enjeux biogénétiques de la filiation, les recompositions familiales, les lois sur l'adoption, le déplacement de la définition du sexe sur le code génétique, toutes ces métamorphoses de la question familiale ont repositionné les places des pères, des mères, des fils et des filles. Il n'en reste pas moins que ce qui définit le statut de parent, ce n'est pas le Nom du Père ou le prétendu signifiant phallique : c'est justement l'enfant et c'est à ce titre qu'il occupe une position cruciale dans la façon dont les sociétés se définissent⁹ et construisent leur éthique, leur *Sittlichkeit*¹⁰. L'enfant ne vient pas de nulle part : il donne sens à la vie sociale, familiale car sans lui, il n'y a ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, et donc aucune possibilité de faire du si bien nommé *adulte* autre chose qu'un citoyen sans dieux lares privatifs autres que ceux de la Chose publique, de la *Res Publica*.

Une biopolitique de l'enfance se fait jour qui passe par une surveillance précoce et proactive des enfants dès leur entrée en classe maternelle ; le contrôle médical opère une disqualification de gestes considérés comme pathogènes ou criminogènes en puissance. On requalifie le nourrisson ou le jeune enfant selon des critères de détermination génétique et de profils de délinquances plus ou moins rationalisés. D'un autre côté, l'État affirme sa volonté, dès le ministère Darcos, de se désengager de la prise en charge par l'impôt public de la scolarité des enfants de cycle 1 de l'École maternelle, pourtant fleuron brillant de l'École de la République.

Ce qui pose la question naïve du sens de la venue d'enfants au monde si d'aventure un accueil malheureux ou suspicieux leur est réservé : pourquoi fait-on au juste des enfants ?

Le cas allemand d'une dénatalité structurelle a été expliqué par l'absence de politiques sociales aidant les familles à éduquer les nouveaux-nés et à vivre en même temps décemment. L'absence de crèches municipales d'aides publiques matérielles pour les gardes d'enfant entraînent, outre une suspicion vis-à-vis du travail des femmes pouvant être parturientes, un choix de ré-orientation existentielle vers une vie de femme non mère, du coup, entraînant une baisse du désir d'enfants chez les jeunes couples, surtout

⁹ Luis Bunuel a très bien compris cela quand il fit son film mexicain sur les enfants et les enfances confisquées pour parler des injustices et de la condition des sans conditions dans « *Los olvidados* », les si justement bien nommés : « oubliés » de et par l'histoire,

¹⁰ Le terme ici doit être pris au sens où Hegel en fit mention dans ses Fondements-principiels de la philosophie du droit de 1821 où la famille détermine un moment dans la construction morale et sociale du droit positif et de l'État rationnel moderne. La place de l'enfance chez Kojève et chez Queneau se tire de cette proposition hégélienne : « la naissance des enfants est la mort des parents ». On pourrait dire, dans notre perspective, que la naissance des parents suppose un meurtre des enfants. On lira le beau livre de Bernard Puech sur l'infanticide comme fondement philosophique des sociétés occidentales, de Platon à nos jours, Comprachicos, éd. Joseph Corti, Paris, 1998.

en situation de crise. Les femmes allemandes ne peuvent à la fois travailler et élever leurs enfants car le système social ne les autorise pas à mener une carrière professionnelle accomplie si elles sont, pour un temps, mère au foyer. Elles ont donc choisi de privilégier leur corps de femme plutôt que celui de l'enfant à élever, du fait d'une politique régressiste de la famille en Allemagne. Le corps de la femme, de l'homme, de l'enfant, a donc une existence directement biopolitique du fait de la mainmise des pouvoirs sur son destin.

D'autres raisons font que les enfants ne sont pas les bien venus dans nos contextes actuels. On peut faire des enfants par tradition familiale, religieuse, par une éthique de la vie conférant sens à l'enfance, par culture et *habitus*, pour des raisons économiques (le revenu allocatif comme mode de survie), par peur de la mort, ou encore par instinct ou pulsion sexuelle, modalité de reproduction irréfléchie. Toutes ces raisons peuvent se combiner différemment et, selon les paramètres de leur détermination, agir sur leur virulence. Ainsi, la laïcisation et la sécularisation peuvent jouer sur le motif religieux du vœu de faire croître et de faire naître la vie. Les politiques sociales en période de crise peuvent aussi interagir sur le désir d'enfant chez des acteurs sociaux fragilisés par des crises structurelles diminuant les fonds attribués aux politiques budgétaires d'aide sociale à l'enfance et aux familles.

Nous nous opposons à l'idée un peu facile que les enfants seraient des « enfants-rois », des tyrans domestiques, des sauvageons, des enfants potentiellement pervers au naturel hobbesien, des enfants gâtés-pourris.

Cette idée provient de l'utilisation des images des enfants dans le cinéma, la publicité, la mode¹¹. Il y a des cas où cette image de la toute-puissance est réelle, pour certains enfants par trop privilégiés et mal aimés, si on considère qu'aimer un enfant, c'est d'abord l'éduquer, selon une perspective rousseauiste. Mais il faudrait être naïf pour penser que la *junk-food*, les habits en synthétiques calqués sur des costumes d'héros de *blockbusters*, l'infantilisation régressive d'adolescents, les programmes de télévision pour enfants¹², les conditions de scolarisation, l'espace public en général, les crimes pédophiliques des prêtres catholiques romains et irlandais (cachés et amoindris par l'Institution vaticane), tout cela soit fait et pensé pour le bien ou la cause des enfants. Être enfant aujourd'hui comporte un certain nombre de risques majeurs dont le moindre n'est pas celui de vous faire passer pour un tyran, un autocrate, un privilégié, un adulte en miniature, par les adultes qui ont en sus de la force physique, le pouvoir symbolique et la connaissance des moyens de nuire plus radicalement que le caprice d'un enfant mal élevé¹³.

Il y a mieux comme traitement humain que d'être l'objet de visées consuméristes et d'être instrumentalisé pour devenir le moyen de séduire le consommateur potentiel par l'attendrissement de compassion, afin de faire baisser la vigilance des acheteurs, ou de

¹¹ Un autre cinéma de l'enfance est moins connue et popularisée : celui de Ken Loach, des frères Dardenne, entre autres, qui révèlent une vision plus réaliste des conditions de l'enfance. Le film *Tideland* de Terry Giliam serait très intéressant à étudier dans sa vision inversée du monde des adultes et des enfants.

¹² Lire à ce sujet, l'essai de Bernard Stiegler, *La télécratie*, éd. Flammarion, Paris, 2006.

¹³ On rappellera la lecture toujours utile, car pertinente, de Michel Foucault, *Surveiller et punir*, éd. Gallimard, Paris, 1975.

les faire culpabiliser comme mauvais parents, s'ils ne se soumettent pas au *diktat* du désir de leur progéniture, désir usiné et bien travaillé pour que les enfants soient attirés par les mondes magiques et féériques de la marchandise fétichisée.

Certains ont vu la faiblesse et la culpabilité de nos tutelles éducatives et ont voulu remettre au goût du jour l'autorité, le commandement, les valeurs citoyennes, et le familialisme social des morales de la reconnaissance, sans prendre en compte les mutations cognitives, technologiques, sociologiques, familiales, sociales, qui font que l'enfant de 2015 n'est pas celui de 1883, et encore moins celui de 1968. La vision pessimiste de l'enfant chez Freud, la politique libérale de H. Arendt, baby-boom aidant, l'instrumentalisation de l'enfant dans les conflits¹⁴ et la prise en compte que l'enfance ne se réduit pas à des clichés de naturel spontané et de faiblesse physiologique ont fabriqué successivement des théories et des opinions de l'enfance qui expliquent plus les idées des adultes qu'une connaissance de l'enfant et de l'enfance.

3/ Le même dans l'autre ou le tabou de la vie

Il y eut des âges de l'enfance : elle fût romantique avec Rousseau, Jean Paul, Hugo et Rimbaud, presque anhistorique avec les poètes du siècle industrielle. Puis, une vision de guerre, avec Schopenhauer et Freud, fit de l'enfance une volonté éternelle de puissance et de désir dévorateur et insouciant. L'époque moderne oscilla entre une vision éducative de l'enfance (Kant, Condorcet) représentée par l'Émile de Rousseau, et, une conception technique, usinée, machinée, de l'enfance comme produit social et culturel¹⁵, et cela se voit encore dans les contradictions sur les qualités de l'enfant opposées à celles de l'enfance. Notre époque pense l'enfant comme une entité monadique, une substance plastique, et l'enfance comme un état paisible et heureux du fait de l'insouciance et du bonheur qu'on suppose au fait d'être en dehors de toute obligation sociale, professionnelle, économique. Aussi, l'enfance devient l'image du bonheur (eu égard aux conditions spécifiques propres à cette vision fabriquée). Et l'enfant peut dès lors devenir une pure fiction d'adulte, un écran blanc sur lequel les fantasmes d'une génération se vivent. Aussi, il sera plus un révélateur du malaise du monde adulte et des aspirations au loisir d'une époque qui voit les horizons de sens écrasés par le monde des objet, des marchandises, et des individualités privées d'horizon commun.

C'est pourquoi l'enfant *réel* est souvent l'objet d'un dégoût et d'une déception quant à sa réalité quotidienne, sa facticité prosaïque ; *l'enfance*, quant à elle, est magnifiée et rendue telle par une nostalgie visant à dénier et forclure les conditions réelles de vie des adultes.

¹⁴ Des guerres civiles en Afrique, à la survalorisation des paroles d'enfant dans le procès d'Outreau, l'utilisation des enfants dans les conflits djihadistes en Algérie, etc., le prouvent assez.

¹⁵ La représentation de l'enfant dans les films *made in U.S.A.* et soviétiques, pendant l'entre-deux guerres, et jusques et y compris durant la Guerre froide, est assez explicite : l'enfant en activité, sale, travaillant, jouant en riant avec ses *alter ego*, et l'enfant blond, beau, propre, soucieux de sa mise et de ses biens propres. On sait les pensées politiques de Charlie Chaplin qui sont à l'origine de sa vision de l'enfance.

Se réfugier dans le vert paradis des amours enfantines demeurent ce qui suscite la passion de l'enfance.

Conclusion

Pour terminer, provisoirement, notre étude, nous voudrions émettre une hypothèse visant à donner du sens à cette recherche sur l'enfance. L'enfance prend, dans nos configurations de savoirs, la place de l'histoire ou de la politique : elle permet la production d'une *hétérotopie* qui qualifie celui qui l'invente ou la mobilise, en l'objectivant dans un type de discours, de lui conférer une dimension d'autonomie où il devient acteur-producteur de cette objectivité nouvelle, fût-elle, une réalité ou une « vérité » arrachée au creux des fantasmes les plus naïfs et ingénus concernant l'enfant. Aussi, la vision ou l'invention de l'enfance, qui se fait toujours malgré l'enfant ou sur son dos, ou en l'intégrant, du fait de son être fragile, dans le fantasme de l'autre, traduit une mise à l'écart de sa connaissance possible. Il est clair que connaître l'enfant n'oblige pas à l'aimer et encore moins à l'éduquer ; on peut dire que toute la philosophie platonicienne de l'éducation ne cesse de le clamer haut et fort. C'est une thématique qu'on retrouvera sous la plume de Hegel, dans ses textes pédagogiques. Pour éduquer, il faut savoir, mais pour savoir il faut aimer quelque chose qui appartient à une altérité (la justice, le bien, le beau, le vrai, l'amour) et qui suppose une sortie de soi. Nos visions actuelles de l'enfance sont très peu marquées par cet étonnement et cette rencontre de l'autre. À tel point que l'enfance devient une sorte de fin de l'histoire plutôt que son potentiel ou sa composition même : l'enfant est réduit à n'être que le produit construit, en dehors du sexe, de la famille, de l'amour, dans le laboratoire de la science médicale, et dans celui de l'artefact biopolitique.

Plutôt que de faire de l'enfance le cosmétique de nos angoisses, et de l'enfant l'objet de nos soucis maladroits de sens, peut-être faudrait-il commencer à entrevoir si l'enfance n'est pas surtout le lieu du devenir humain de cet étrange animal qui, selon les paroles terminales d'Ainsi parlait Zarathoustra de Nietzsche, traverse les déserts, tel le chameau stoïque, s'insurge comme les lions rugissent, et, enfin invente l'avenir avec l'innocence de l'enfant qui joue au dé.

Chacun sait que les innocents ont souvent les mains pleines. Supposons alors que la quête de ce que signifie être, dans le corps et le cœur d'un enfant, demande encore des déserts épistémiques à traverser et des refus fermes de dogmatismes installés. Cela serait alors le gage de prémisses d'un savoir du corps de nos enfances libéré de savoirs par trop occultes et occlusifs. Car, si, depuis l'aveu de lucidité de Spinoza, on ne sait toujours pas ce que peut le corps, et si l'on sait mieux que l'âme fut la prison du corps, selon la formule de Foucault, il est enfin temps de reconnaître que le corps augmenté ne sera peut-être plus tout à fait la mort de l'âme, mais, peut-être, celle d'un certain corps-marchandise mis à disposition du marché globalisé, au profit de nouvelles configurations d'échanges, au croisement de nos techniques, de nos politiques et de nos impossibilités à penser autrement qu'on ne pense du fait de la logique de la marchandise qui nie la singularité du corps et de l'enfant. Il nous reste à mettre au jour une histoire, à la suite de Klossowsky, Nietzsche, Foucault, du corps des enfants comme « monnaies vivantes » pour mieux comprendre les vérités historiques de l'enfance et les fondements des déterminations complexes qui définissent aujourd'hui son usage à la fois politique et économique dans les champs désacralisés de son utilisation totale dans un monde

globalisé tendant à réduire le droit à n'être qu'une technique d'instrumentalisation du vivant.

Bibliographie succincte :

G. Agamben : Homo sacer, I, *Le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. M. Raiola, Seuil, 1997 ; Enfance et Histoire, trad. Y. Hersant, éd. Payot, Paris, 1989 ; Le Langage et la mort, trad. M. Raiola, éd. Bourgois, Paris, 1997

Ph. Ariès, L'Homme devant la mort, éd. Seuil, Paris, 1977

G. Duby, Féodalités, éd. Gallimard, « Quarto », Paris, 1996

M. Foucault, Surveiller et punir, Paris, 1975 ; Naissance de la biopolitique (cours au Collège de France de 1978-1979), EHESS- Gallimard-Seuil, coll. « Hautes études », Paris, 2004

Klossowski P., La monnaie vivante, préfacé avec une Lettre de Michel Foucault, éd. Rivages/Petite Bibliothèque, Paris, 1997

S. Mokaddem, « *En mémoire d'avenir* », in coll. Mort pour mémoire, éd. Brut de Béton Billom, 2004

F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, trad. G.A. Goldschmidt, éd. Librairie Française Générale, Paris, 1972

B. Puech, Comprachicos, éd. Corti, Paris, 1998

J.-J. Rousseau, L'Émile, Garnier-Flammarion, Paris, 2009

B. Stiegler, De la télécratie, éd. Flammarion, Paris, 2006